

JÓZSI

Il m'aura hanté toute ma vie. Je lui ressemble, dit-on. En quoi ? Deux-trois bricoles sans importance : il aimait l'art, les femmes, les oignons et les tomates, fumait le cigare et la pipe. Je ne fume plus. Mais fondamentalement ? Comment savoir ?

Quand Józsi est mort dans des conditions atroces, je n'avais que trois ans, et le seul souvenir que j'en garde, tout comme le seul souvenir qui me lie à mon grand-père, l'épisode de l'usine à gaz et du petit-pain, est d'une quotidienne banalité : je vais vers les toilettes, je suppose que je demande qu'on m'aide, car il me dit : tu es assez grand maintenant pour y aller tout seul.

Je possède de nombreux tableaux de lui, en fait, je crois que je les ai tous. Moi qui ne voudrais rien avoir, je tiens à ces tableaux plus qu'à tout. J'ai l'impression que je suis dépositaire de... d'un devoir. De sauvetage. Qu'il reste CECI de lui, au moins.

Józsi était en réalité historien de l'art, spécialiste du baroque et en particulier du baroque de Transylvanie. Mais il était aussi historien. Il étudiait les châteaux et les églises de sa province natale, il leur a consacré de nombreuses monographies. De ce fait, il vivait, lui, le fils du directeur du lycée juif, dans la proximité, l'entourage et peut-être l'amitié de nobles, nababs, magnats, prince Bibby, comte Fiffy, baron Kikky, le primat d'Esztergom, etc.

Mon Dieu, comme je les déteste.

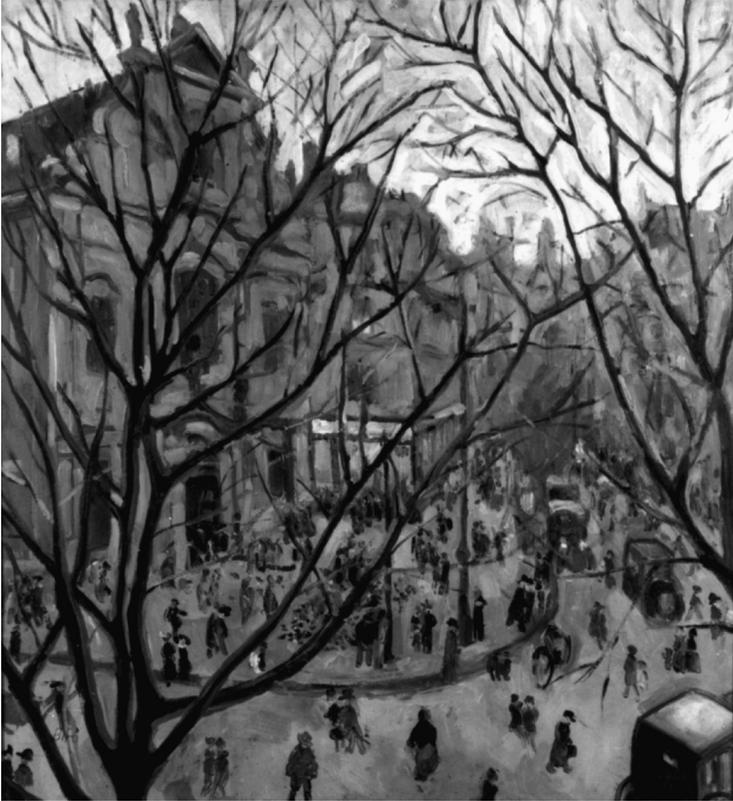
Elle lit ceci, ici, à Paris en 2002, par-dessus mon épaule, paix, presque bonheur, et me dit : « Tu t'impliques trop. C'est un livre que tu écris. Garde tes distances. » Je lui réponds que je ne peux pas. C'est trop important, c'est trop vissé, chevillé, enfoui. Je lui dis que je ne connais pas la limite entre la littérature et la non-littérature. Je m'implique. Il faut que cela sorte. Le mépris monte en moi comme une envie de vomir. Pourquoi, à ce point ? Ils ne m'ont jamais nui, à moi, ces aristos hongrois dont je n'ai rencontré aucun. Mais je déteste leur monde, ce monde-là, celui des princes, des évêques, des princes-évêques... c'est aussi celui des nantis, des assis, aussi celui des tribuns paysans, des buveurs de bière refaiseurs du monde, celui de la Stammtisch — table des habitués, le monde de ceux qui sont de quelque part et qui le disent, le proclament et surtout s'en prévalent, en tirent profit et avantages. Je porte mon « étrangeté » — déplacé, étranger, naturalisé à plusieurs reprises, juif — à en crever. Depuis que j'ai écrit ceci, j'ai lu, enchanté, un texte de Brassens de 1972 sur « la race des chauvins, des porteurs de cocardes [...] qui vous font voir du pays natal jusqu'à loucher. Les imbéciles heureux qui sont nés quelque part. » C'est ici la différence : Józsi avait besoin d'eux, de ces nobles de chez lui, de chez eux, pour pouvoir étudier leurs demeures de l'intérieur, pour son salut, et les comtes barons princes primás avaient besoin de lui pour leur gloire. (Le chef de l'Église de Hongrie et le premier-violon d'un orchestre tsigane s'appellent tous deux primás : hercegprimás et cigányprimás. Il paraît qu'ils font des concours en secret pour savoir qui joue le mieux du cymbalum.)

Biró József¹⁷, dit Józsi ou Jóska, était le frère cadet de mon père. L'enfant chéri, le préféré, à qui tout réussissait. À mon père

17. Mon grand-père et mon père écrivaient leur nom de famille avec un í long : Bíró, tandis que Józsi avec un i court, Biró.



aussi (la médecine, jusqu'à l'Académie), mais lui, il devait se donner de la peine. On disait qu'à Józsi tout était facile. Il est mort à trente-huit ans ; au moment où j'écris, il vivrait encore, ils vivent vieux dans ma famille, ceux à qui on laisse l'occasion de souffrir — dans leur corps et leur esprit — du travail destructeur du temps. Il aurait quatre-vingt-treize ans. Il était d'une intelligence et d'une capacité de travail nettement au-dessus de la moyenne ; nous avons à la maison plusieurs thèses monumentales signées de divers noms (de nobles), toutes écrites par



lui pour de l'argent, en plus de ses deux-thèses propres, l'une en histoire de l'art, sur les châteaux baroques transylvains, l'autre sur les langues copte et araméenne (qu'il connaissait m'a-t-on dit... est-ce qu'on parle l'araméen? est-ce qu'on l'écrit?). Parmi ses autres livres se trouvent une remarquable *Histoire de la peinture européenne*, *Les Châteaux de Transylvanie*, *L'Art contemporain en Transylvanie...* et aussi une *Graphologie moderne*. À côté de ses activités d'historien, il peignait, très bien. Quand je vois dans les ventes aux enchères en Hongrie et

même dans les expositions consacrées notamment à la célèbre colonie d'artistes de Nagybánya les œuvres de ses contemporains, je dis qu'il peignait exceptionnellement bien. Je vénère son œuvre picturale ; le mot n'est pas trop fort. Je ne l'apprécie pas pour des motifs familiaux (c'était mon oncle), sentimentaux (sa mort tragique) ou égoïstes (puisqu'on dit que je lui ressemble...). Ayant côtoyé, pour des raisons professionnelles, la peinture moderne depuis si longtemps, je me crois capable d'un jugement objectif : Biró József, docteur en histoire de l'art et en langues anciennes, était un peintre remarquable. Il avait un sens évident des couleurs, parfois surprenantes dans leur juxtaposition hardie, parfois très respectueux des règles de la peinture enseignée dans les académies berlinoise, munichoise, viennoise ou hongroise. Il connaissait parfaitement l'histoire de l'art, ce qui lui a permis ou ce qui l'a poussé à s'essayer à tout : il flirtait avec l'abstraction, il soignait les volumes, les ombres, avec un profond sens de l'espace... Il devait encore trouver son style : le grand tableau représentant la place des Franciscains à Budapest, peut-être son chef-d'œuvre¹⁸, restitué à s'y méprendre l'atmosphère parisienne d'un Marquet ; une petite voiture noire au toit bleuté en serait même carrément une copie — si jamais Józsi avait eu l'occasion de voir des Marquet, mais il n'a jamais quitté la Hongrie. À Nagybánya, il travaillait le paysage et les scènes de genre : marchés, villages, paysans, sur le motif, selon les préceptes de cette école. D'autres œuvres rappellent Munch, d'autres encore les expressionnistes allemands. On rencontre des préoccupations art déco, il créait des projets d'affiche, et je lui connais même une estampe. Il prenait

18. Je l'ai offert à la Galerie nationale hongroise, où il se trouve aujourd'hui.

l'art au sérieux ; la preuve en est les très nombreuses études de nus, les multiples portraits, les carnets de croquis, les copies de maîtres anciens (un grand portrait représente mon père en docteur Tulp de la *Leçon d'anatomie* de Rembrandt). Toutes ses peintures à une exception près sont sur carton — Józsi n'a jamais eu assez d'argent, je suppose, pour s'acheter de la toile. C'était un travailleur, un homme à femmes — à succès ; il étudiait, écrivait, peignait ; c'était un *Lebenskünstler*, un artiste de la vie, un jouisseur. Dommage, mais il est trop tard. Et s'il n'était pas tel que je le décris, telle est l'image que je me fais de lui d'après les divers récits.

Il s'est marié vers la fin de sa vie : il a épousé juste avant la guerre une de ses amies, la très belle, très intelligente et très cultivée Auer Anikó, pour la faire profiter de son statut privilégié. En effet, en considération de ses travaux pour et sur la Transylvanie, « zone sensible » car fraîchement reprise aux Roumains, les lois juives ne le concernaient pas, et cette exception protégeait également sa famille proche : ses parents et sa femme. Je cite le *Certificat d'exemption* : « Il a fait preuve, pendant la période de l'occupation, de fidélité pour les Hongrois ». (Józsi et son père auraient donc été exécutés « par erreur » ? Évidemment non.)

Mais grâce à Józsi, Anikó est restée en vie. Elle a quitté la Hongrie dès la fin de la guerre, pour la Suisse d'abord, pour Stockholm ensuite, où elle est devenue libraire à la Nordiska Bokhandeln, sans jamais se remarier et en maudissant la Hongrie. Elle m'a aidé, après mon départ ; elle m'a souvent envoyé de l'argent, et m'a pistonné pour avoir mon premier emploi dans l'édition. À soixante-quinze ans, elle a rencontré un de ses amours de jeunesse avec qui elle s'est mise en ménage à Vienne, mais sans se marier, car elle voulait rester



Biró Józsefné, Mme József Biró jusqu'à sa mort. En 1992, j'ai participé à l'organisation d'une exposition des œuvres de Biró József à Budapest. À cette occasion, Anikó est retournée dans sa ville natale pour la première fois depuis la guerre. Elle arborait une grosse médaille en or, distinction qu'elle avait reçue des mains du roi de Suède pour avoir bravement travaillé pendant trente ans ? quarante ans ? deux cents ans ? dans la même librairie nordique de la rue de la Princesse.

Elle est venue me voir à Genève quand j'étais encore étudiant, nous avons fait un tour en bateau. Il faisait beau sur le lac le plus riche du monde, de jolies jeunes filles en pantalon s'accouadaient au bastingage. « Tu as vu ce joli cul ? », me demanda-t-elle à brûle-pourpoint. (Je l'avais vu.)

Anikó m'a prié de prendre pour elle, lors d'un de mes brefs (toujours brefs) séjours à Budapest, un paquet, déposé depuis

la guerre, dans une enveloppe fermée, chez mon père, à son nom. Je l'ai fait, puis je lui ai téléphoné à Stockholm. Elle m'a dit de l'ouvrir pour, disait-elle, en vérifier le contenu. Une cinquantaine de photos la représentant toute nue, splendide jeune femme, dans toutes les attitudes savamment posées et très osées, romantiques, lascives, scabreuses, franchement pornographiques... Pensez à l'époque : nous sommes au début des années quarante à Budapest, en Europe centrale ! Connaissez-vous la pruderie, l'hypocrisie morale et sexuelle de ces années-là, de cet endroit-là ? J'étais troublé, intrigué, émoustillé et interdit devant cette intimité, devant ces images et plus encore devant ce souhait d'une dame désormais sexagénaire qui me demandait d'être le spectateur, le voyeur de sa splendeur et de sa liberté passées. Elle m'a demandé ce que j'en pensais. J'avais vingt-huit ans, par-là. Ce que j'en pensais...

Toutes ces photos ont été prises par Józsi, tout comme celles que j'ai découvertes plus tard, après la mort de mon père, dans un tiroir. Une spectaculaire blonde dorée, de longs cheveux ondulés et dénoués, fort élégamment et savamment vêtue, avec différents costumes très mode années trente, ses mains cachées, sur certaines photos, dans un immense manchon de fourrure, toujours posant, toujours affectée, toujours artificielle, toujours souriante. Sur une dizaine de photographies étudiées « artistiques », elle est en maillot de bain à la piscine, sexy-chaste, levant le bras et se déhanchant, comme une starlette, sous une cascade. Les photos sont d'un format plus petit que celles d'Anikó, mais vues par le même œil, à l'évidence. Sur l'une, il est écrit : Maryvonne. Personne en Hongrie ne portait ce nom ; elle devait donc être française. Il doit bien y avoir aussi une cinquantaine de prises de vue — Józsi devait être très amoureux de cette beauté cinématographique, qui, elle aussi, sourit éperdue à l'appareil — à celui qui tient l'appareil.



Comment se parlaient-ils ? Józsi était sourd, comme mon père, mais même plus et depuis plus longtemps. Et, je suis sûr que s'il parlait le copte et l'araméen, il ne parlait pas le français.

Printemps 2001, je suis à Budapest, devant le pilier du Lánchíd, du Pont de chaîne, appelé aussi Pont suspendu, côté Pest. Il fait beau, soleil de mai, un petit vent, le temps que j'aime, que j'ai toujours aimé, un petit soleil qui caresse et un souffle d'air. Un couple marche enlacé. La jeune femme fait tomber un livre, l'homme se baisse pour le ramasser.

L'une des photos de Maryvonne est prise à Budapest, sur les quais du Danube. La jeune femme sourit, elle est ostensiblement épanouie et heureuse — tout comme Józsi, le photographe, j'imagine, j'en suis sûr, une photo est toujours un miroir à double face. Dans le fond, derrière la blonde, on voit le pilier du Pont suspendu, côté Pest.

Et ne voilà-t-il pas que je découvre parmi les photos religieusement gardées par ma mère une prise de vue du même format que celle de Maryvonne souriant : mon oncle Józsi, photographié

au même endroit, souriant aussi, certainement à cette mythique Maryvonne à qui il a dû prêter l'appareil pour qu'elle immortalise, elle aussi, cet instant de bonheur ensoleillé.

C'est à cet endroit précis que peu de temps après Józsi a été fusillé et jeté dans le fleuve.